

Éric Masserey

Moires

Mes moires

Journal en quelque sorte

2012-2018



camPoche

Cet ouvrage a bénéficié
d'une aide à la publication
accordée par la CIIP
(Conférence intercantonale de l'Instruction publique
de la Suisse romande et du Tessin), Groupe de travail
intercantional, Livre et soutien au livre romand



CONFÉRENCE INTERCANTONALE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE
LA SUISSE ROMANDE ET DU TESSIN

CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'APPUI DE LA COMMISSION
CANTONALE VALAISANNE DES AFFAIRES CULTURELLES



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'APPUI
DE LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES AFFAIRES CULTURELLES



LA PUBLICATION DU PRÉSENT OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UN SOUTIEN DE LA FONDATION LEENAARDS



MOIRE

*Étoffe en poils de chèvre, fabriquée en Asie Mineure
(→Mobair)*

MOIRURE

*Aspect ondé, changeant, chatoyant d'une surface
comparée à de la moire.*

Les moirures d'un plan d'eau au clair de lune.

LE GRAND ROBERT

« Moires. Mes moires »,
quatre centième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
quatre-vingt-huitième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Janine Goumaz,
de Boris Mabillard, de Pierre-André et de Catherine Nicod
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Couverture : photographie © Éric Masserey,
« Port de Salina, îles Éoliennes », 2016
Photogravure : Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-438-0
Tous droits réservés
© 2018 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

BAS INSTINCTS et stupres sommaires :
coucherie. Mot taché, mal loti mais en usage aux heures
solitaires. Je fais des coucheries dans mes nuits : des exer-
cices de mémoire et de désirs charnels. Des corps traver-
sent silencieusement mes noires insomnies : « Celui-là je
l'ai aimé, comme je l'ai aimé ! » Même si c'est faux, même
si je ne m'en souviens plus, enfin plus vraiment, seule-
ment que je l'ai aimé, ou que j'aurais voulu l'aimer.

Qu'est-ce que ça change, aujourd'hui ?

« Et cet autre ! » ah je me souviens de sa lumière, de
nos pénombres, de reflets colorés et mouvants sur les
tissus froissés. Puis je ne me souviens plus de rien, il n'y a
plus personne. Je ne suis que vestiges vagues et je bague-
naude là, comme par une cité antique estropiée, amputée
de ses avenues, de ses colonnades et de ses toits, inhabitée.
Inhabitable. Comme Palmyre déserte et ruinée, ô reine
Zénobie. Tant de fois ruinée, Palmyre, par le vent, par le
temps, par les hommes. Par les hommes surtout.

J'invente alors corps et biens pendant ces heures
nocturnes, que faire d'autre sinon ? Ou je prends un livre
dans ma mémoire, le souvenir de mes lectures est très
charnel lui aussi, et tout autant ruiné. Ce livre que je sais
avoir aimé, je ne le reconnais plus mais je retrouve

cependant, dans les fragments qui demeurent, l'impatience des retrouvailles, en bouche ce goût amer du désir, et les sensations puissantes qui me venaient en lisant.

Les corps couchent avec le temps, la lecture couche avec le temps, tout couche avec le temps puis accouche d'oubli. J'aimerais tant me souvenir absolument des corps que j'ai aimés, désirés, et tant me souvenir de chaque lecture. Les livres veillent dans ma bibliothèque, prêts à s'ouvrir à ma mémoire. Mais les corps ! Surtout ceux qui se sont éteints. M'en souviendrai-je encore ? Je ne parle pas des morts, mais des vivants, reclus dans une vie froide, insensée, inaccessible à eux-mêmes ; de ces corps quittés par leur habitant, trop vieux par le temps, par l'abandon ou par la souffrance pour éclairer même leur propre histoire. Ceux-là ne reviendront plus livrer batailles et secrets. Je voudrais pourtant garder présents en moi leurs chaleurs et leurs dévoilements.

Alors que tout est cycle autour de nous, n'est-il pas frustrant de n'avoir qu'une vie tirée au cordeau sans retours ni détours ? Je hais aujourd'hui calmement certains lieux, une arrière-cour par exemple où l'on se quitte au matin, où l'on s'embrasse, déjà séparés par une faille qui s'élargira toujours, déjà distraits, déjà quittés. Une arrière-cour pleine de cartons dont je me souviens mieux que de la jeune fille embrassée là d'adieu. Je regardais autour de moi avant même de l'avoir perdue de vue, ma curiosité détournée d'elle emplie des livres que je voyais déborder de caisses en parturitions. Livres reprenant aussitôt d'autorité la place laissée vacante par un bref amour, leur trône usurpé par d'autres joies pendant quelques semaines, ou était-ce quelques mois. Je hais, même si de la tendresse empreint mon souvenir, cette

cour où des revendeurs empilent sur un labyrinthe de tables pliantes, sans s'arrêter jamais, des livres qui ont déjà vécu et qui seront peut-être rachetés, à double titre, financier et moral, par l'impécunieux qui passe. Cette cour dit en moi combien l'écrit, mon voyage en solitudes, a pris de ma vie. Je ne suis jamais parvenu à l'aimer, ce texte acheté ce matin-là, trace erratique d'une dernière nuit, de derniers désirs effacés par d'autres désirs, livre-estampille d'illusions perdues dans d'autres illusions, d'oublis égarés dans d'autres oublis. Mais le livre lui-même, l'objet si réel, je lui voue pourtant un attachement trouble parce que ce matin-là j'ai découvert pour la première fois que je n'aimais pas, et que je m'en détestais ; je ne l'ai jamais oublié.

*Cordona, sur la plaine du Rhône
Le 2 novembre 2012*

MAIS LAISSONS cette cour pleine d'abandon. J'ai d'autres pages dans ma mémoire, à lire dans un état de conscience peu clair. Je mélange tout, corps et pages. J'ai voulu beaucoup, j'ai eu peu, enfin je le pense, peut-être suis-je mauvais joueur. Quoi qu'il en soit, il me reste encore moins : quelques héroïnes de ma vie et de romans, esseulées dans les vestiges de nos rencontres, et qui ne finissent pas de s'effondrer au fond de mes abîmes. Il me reste quelques pages sublimes, des passages hors tout, et sous ma main le grain de quelques peaux. Je les relis, je les caresse. Mais oui, dans le même moment. Je n'y comprends plus rien. La belle affaire ! Comprendre m'indiffère. Mais sentir ! Je ne peux dissocier les pages lues des caresses qui les ont précédées, suivies, accompagnées. Je mélange les mots et les sens là où le sens des mots prend naissance : au cœur du corps et de ses joies. Douces chaleurs. Car sinon, à quoi bon exister. Je pressens que l'après-vie n'est pas très chaude, en tout cas l'univers est plutôt froid, moins 272° C actuellement paraît-il, et qu'on y passera pas mal de non-temps. Peu importe.

Car lire, c'est caresser. Ou réciproquement. Évidemment, on lit le corps qu'on caresse et on l'écrit au même instant, mais ce cliché de poétaillon est une réalité si

belle que je veux confondre et confondre encore lire et caresser ! Un livre, un corps qui nous correspondent vraiment est inépuisable. Sensations semblables, même sentiment d'alcôve, d'intimité, d'unique unicité, même frisson, même pleur d'émotion parfois, aussi d'inquiétude, de manque, d'attente...

Cordona

Le 3 novembre 2012

DEUX CIRCONSTANCES dans lesquelles le temps n'existe pas : lire et caresser, donc.

Je déteste les livres où quelque chose doit absolument se passer, des livres haletants qu'on-ne-peut-pas-lâcher, des page-turner, comme on dit à la radio. S'agit-il de tirer un coup ? Vite. D'ailleurs ces textes ne sont-ils pas construits comme on racole ? Allez, vite baisons pour décharger l'entrejambe de l'esprit. Et parce qu'il faut toujours, vite, la suite, parce qu'il faut courir de l'attente à son apaisement rapide qui conduit au manque suivant, bref, d'un coup à l'autre, on ne lit pas, on se soulage. Quel stress ! Quel est ce plaisir ? Étourdi ? Le besoin d'éviter le vertige, l'illimité, le non-temps qui nous guette, là, dehors ?... Ah ! comme j'aime ces écritures dans lesquelles le temps, sur un détail, sur une ombre, sur un clignement de paupière s'étend, dans lesquelles il ne se passe rien, c'est-à-dire seulement l'essentiel, la trace à peine visible, l'ombre des mystères, le visage entrevu de ce qui me fait vivre encore.

Deux actes ouvrent tout l'espace possible du monde : écrire et faire l'amour. Ce qui chez moi revient au même à quelques frémissements de fibres près. Longtemps, l'un n'a pu exister sans l'autre. Faire l'amour éclairait

l'écriture qui éclairait l'amour. Un seul érotisme allumait ces mondes nocturnes comme une voie lactée. Écrire était un espace inconnu où aller tous sens ouverts. Je ne sais plus si l'aube de cette nuit-là existe quelque part.

Sur la planète, on dort la nuit, généralement. On laisse le jour produire la chlorophylle des plantes, et chez nous humains, générer son équivalent bancaire industriel et guerrier, ou commettre des histoires qui se vendent bien, commercialement parlant, ce qui revient également à parler de profit et de pouvoir. Mais la nuit, la nuit intérieure ! Il fait nuit dans mon écriture et il n'est pas question de dormir. Quand j'étais dans la lumière ou que je croyais y être, je ne me demandais pas comment naît une aube. Depuis que tant de nuit m'environne, je regarde tout autrement. Je pose des questions que je préfère à leurs réponses. Je sais, par exemple, que la physique explique pourquoi la nuit nous enceint alors qu'il y a tant d'étoiles. Mais pourquoi tant d'êtres lumineux ne peuvent-ils vaincre l'obscur solitude dans laquelle nous baignons tous ?

Cordona
Le 3 novembre 2012

JE CHERCHE souvent la nuit, à mes côtés, avec mon corps avec mes mains, le corps et les mains d'elle, comme on cherche un passage. Où sont-ils ? Bien sûr elle n'est pas seulement son corps, mais c'est lui que je cherche, cette réalité, comme dans l'écriture je cherche la réalité du monde et à franchir la nuit. Il doit être possible de passer quelque part, de traverser la sauvagerie, l'indompté, le temps.

Il me faut chercher de toute manière, aller vers ce que j'entends gronder en profondeur, me jeter, être emporté et disparaître jusqu'au prochain calme où je ferai surface. Où rire.

Souvent il n'y a personne ni rive. Alors il faut écrire dans la nuit de soi, la seule écriture qui vaille, celle qui rompt le cou parce qu'on n'y voit rien, qui s'en va si on allume la lumière pour vaincre les peurs nuiteuses. Ne reste que le travail noctilique et sa route, et à reposer sa fatigue contre l'autre, si par bonheur cet autre existe encore à nos côtés. Sinon il faudra bien être seul jusqu'à la nuit prochaine, et reposer sa fatigue auprès de l'aube, si elle veut bien venir.

Recommencer. Recommencer. Comme tout, autour de nous, travaille en silence à recommencer.

Nuit jour nuit jour. Écrire désécrire écrire désécrire.

Rances, sur la plaine de l'Orbe
Le 7 novembre 2012

UNE NUÉE de chocards tourbillonne dans le ciel et s'éloigne peu à peu vers l'ouest ce matin de novembre. Je connais ces nuées noires depuis toujours. Je ne savais pas encore marcher, on me laissait dans le jardin. Les yeux au ciel, je les voyais déjà. Depuis toujours je regarde ces nuées qui descendent des montagnes quand l'automne vient d'en haut, quand le froid mordant et son poil fauve dévalent les alpages, à travers les forêts, jusqu'en plaine. Les chocards tournoient et donnent à l'espace une profondeur qu'on ne lui connaissait pas un instant auparavant. Je m'enivre de ce vertige et d'une peur animale : ces vastes espaces fondent sur moi, m'emportent là-haut, et je deviens eux.

Ceux que je regarde aujourd'hui me rappellent d'autres nuées vives. Enfant, quand je ne savais pas classer, catégoriser, segmenter mes expériences, les sensations s'appelaient, se reconnaissaient, se répondaient naturellement, mêlaient leurs sucs dans une conscience vague mais puissante d'exister au monde. Au printemps à peine tiédi après l'hiver alpin, mille milliards de moucherons voletaient en tourbillons, illuminés par un rayon de soleil au travers des arbres encore clairs, à peine fleuris et feuillés. Ils voletaient, je voletais,

nous voletions ensemble. J'étais eux, ils étaient moi, les limites étaient floues et mobiles à cet âge où rien n'est nommé encore, où toute expérience envahit corps et âme sans frontière. Et les chocards que j'avais été en automne se confondaient avec ces nuées d'insectes que je devenais au printemps. Ainsi ai-je grandi, et bientôt j'appris à classer et à différencier les expériences de toutes sortes.

Un écho à l'originelle capacité d'entremêlement arrive heureusement parfois jusqu'à l'homme mûr que je suis devenu, vieilli que je deviens. Quand, dans la mer, je me trouvai un jour au milieu d'une myriade de poissons zébrés, je fus en même temps dans le ciel avec les chocards noirs et sous les branches avec les moucherons brillants. De saisissement, j'aspirai une grande bolée d'eau de mer.

Hubble – la machine, le télescope spatial, pas l'astronome – est de fait un chalutier. J'ai suivi pendant des années la drague de Hubble dans l'espace, et ce qu'il ramenait dans ses filets a compté dans ma vie et dans mes rêves : des nuées de galaxies, d'étoiles. L'immensité. L'immense immensité de l'immense immensité. Une immense enfilade de finitudes, de profondeurs en profondeurs vers l'au-delà de la dernière finitude.

De frontières en frontières, de douanes du temps en douanes de lumières, Hubble a-t-il montré l'au-delà de l'univers, l'avant-naissance de tout ? Ce vertige-là, non, il ne le peut pas, évidemment. Mais presque. Nous, avec notre âme plus puissante que tous les télescopes et que l'esprit, pouvons faire le dernier pas.

J'ai vu cet été dans la montagne, à la limite de la végétation, un champ de fleurs qui tourbillonnaient aux

vents comme tourbillonne le fond de l'univers capté par Hubble. Je m'y couchai. Chocards, mouchérons, poissons, étoiles fondirent sur moi et se mêlèrent aux fleurs. Le temps s'ouvrit comme un ciel caché, enfance, jeunesse, vieillesse...

Et maintenant il y a, dans mon corps qui tremble de plaisir, le tremblement de notre terre qui vit et, bientôt, ce tremblement de vieillesse qui prend aussi les étoiles qui meurent.

À quoi bon écrire si ce n'est d'immensité en immensité, de mystère en mystère, de vertige en vertige ?

Cordona

Le 23 novembre 2012

J' AI BEAUCOUP lu et oublié. Lu et oublié. Je répète ces mots pour accepter. Le banquet de mes lectures est desservi. Je n'en vois plus que les dos sagement alignés en rayonnages, il est l'heure de la sieste. Je ne dérange pas. Il fait seul à ma table d'écriture, mise aujourd'hui pour une ripaille autrement plus frugale. Un ou deux dictionnaires bâillent dans un coin. J'oublie et alors? Même les pierres finissent par oublier ce qu'elles ont eu de gloire taillée, montée en frises, en colonnades, en temples, en bornes milliaires. C'est pour elles affaire de temps long. Très très long. Après quelques fusions successives avec le magma originel en vertu (mot dont le drapé tombe ici curieusement) de la tectonique des plaques, même les pierres disparaîtront dans la fin de notre soleil. Il paraît que la supernova qui naîtra de la mort de notre étoile engloutira ce qui restera de nous dans tout ce qui fait notre monde, avant d'éclater elle-même comme baudruche, disséminant dans le grand vide les miettes de notre matière qui aura été son dernier repas.

Je connais une chatte âgée qui perd son chemin. Elle a tout oublié sauf ses rêves de courses passées. Tout le voisinage la connaît. Elle s'en va, décidée, l'air de savoir

où aller. Puis elle s'arrête, ennuyée. On la ramène à la maison, elle se laisse conduire chez elle par un chauffeur de hasard qui prend pour elle des égards de majordome. Elle se comporte en duchesse hautaine, les oreilles un peu rabattues cependant. C'est une vieillarde placide et sentimentale qui bave et s'endort à table en rêvant tout haut ; je la regarde frémir. Les chasses de sa jeunesse.

S'il n'y avait rien ni personne pour rappeler l'oubli dans lequel nous allons, l'air décidé, si je n'avais pas ma bibliothèque sur le chemin de ma table d'écriture, je pourrais faire semblant d'oublier avoir oublié tant de livres. Aussi longtemps que je n'ai pas certain livre sous les yeux, je ne me souviens pas combien j'ai oublié ce qu'il contient. Je me lance parfois à l'aventure dans mes livres comme un vieux chat ou comme un duc, décati en son domaine, et je me perds. Ma bibliothèque me ramène gentiment à bon port et je m'endors dans mon hamac avec un livre inconnu ouvert sur le ventre. Je fais des rêves de mes lectures de jeunesse. Il paraît que je marmonne incompréhensiblement et qu'une salive gourmande coule à mes commissures.

Évidemment, sans oubli pas de mémoire, et alors pas non plus ce sentiment de perte, d'absence, de solitude particulière à l'oubli, nécessaire à notre mélancolie. Sans oubli, je devrais classer, trier une matière cumulée toujours plus vaste. Je serais un mélange d'encyclopédie hasardeuse et de déchetterie sauvage, bref une brocante au lieu d'être cette plage où chaque année efface, sans plus de façon qu'une vague, les traces de mes pensées et de mes passages.

Peur et fascination de la virginité. Nous, humains, organisons collectivement des oublis répétitifs. Nous

pouvons ainsi recommencer les mêmes folies et les mêmes mea-culpa que nous faisons seuls. Les pierres peuvent attendre le déroulement des cycles cosmiques pour se refondre et tout recommencer ailleurs dans l'univers. Nous, nous ne pouvons pas. Nous détruisons Palmyre, les traces de ce que nous sommes. Le dictionnaire de l'empereur Chengzu, le *Yongle Dadien*, onze mille volumes, compilé par plus de deux mille rédacteurs au XV^e siècle de notre ère, s'est perdu, idéogramme après idéogramme dans les fortunes diverses de ses gardiens successifs. Les derniers volumes conservés « volèrent en cendres pendant la guerre des Boxers (1901) ». C'est ce que nous raconte Alain Rey, empereur, lui, des dictionnaires *Robert*. On trouve encore quelques bribes du *Yongle* dans d'autres compilations. On trouve des bribes de tout, partout. D'un poème de Parménide chez Aristote ou Platon, d'une colonnade antique dans une pizzeria romaine, mieux protégée là que Palmyre en son désert, des isotopes de l'ère nucléaire dans chaque os de tous les êtres vertébrés qui vécurent après 1945...

Dans quelques milliards d'années, on trouvera encore des bribes anonymes de cette compilation étrange et précaire de matière que j'aurai été. Ce sera dans la pierre d'une nouvelle planète, dans la poussière enluminée d'une comète; il y a cependant quelque chose d'absolu et de définitif dans notre disparition, je ne me leurre pas.

De ce destin voué à tant de néant me vient le goût pour des fragments, même rares. Je lis de moins en moins, c'est vrai l'appétit baisse, mais de plus en plus intensément.

Je suis cette plage où s'efface une trace à peine tracée. Ce que j'oublierai de ce qui reste du poème de Parménide n'importe pas. Que la trace de ce poème se soit effacée une nouvelle fois en moi contribue à l'existence de la vague, à celle des marées qui ont créé la vague, à la lune qui a créé la marée, à la poussière cosmique qui a créé la lune, à l'impensable que je ne cherche plus à me représenter, pour l'instant...

« Il faut abandonner la voie de l'impensé, que l'on ne peut nommer » dit Parménide. Pourtant, il faudra bien y aller, un de ces jours. Dans l'impensé.

Rances
Le 12 janvier 2013

MA MÈRE n'avait pas encore quarante ans et sa blondeur frappait les imaginations dans ce pays de brunes. Je me souviens du jour où elle a reçu ce cadeau d'un homme qui mourut bientôt. *Les Fleurs du mal*.

J'avais douze ou treize ans. Je découvris Baudelaire. Le livre était beau, c'était une belle édition. À humer, à toucher. Pour des raisons que je ne compris pas à l'époque, il fut mis dans la bibliothèque de ma chambre. On le trouvait donc entre *L'Île mystérieuse* de Jules Verne, qui m'appartenait, et *La Chaîne d'amour* de Daphné du Maurier, livre qui était à ma mère, également déposé en villégiature chez moi, grâce aux mêmes mystérieuses et providentielles raisons. Les visiteurs, la famille, l'entourage, qui ne lisaient pas assez ou un peu trop, auraient imaginé-je, moqué ces livres ou s'en seraient offusqués. Ma bibliothèque était invisible, en clandestinité. Seule une bible en plusieurs volumes faisait au salon un rideau pudique, tiré sur des lectures intimes déposées dans la bibliothèque d'un innocent et prépubère garçon.

Ô délices, je trouvai dans ces *Fleurs*, avant de m'endormir, comment vivre, mon dieu, en homme, sans ressentir vraiment combien tant, en *elles*, était inaccessible, et combien tout cela était vrai.

Plus tard j'acquis une édition de poche et annotai en tous sens et en tous lieux ces *Fleurs* que je trimballais partout avec moi. J'en appris par cœur, je ne savais à qui les réciter. Puis d'un seul coup, je découvris de forts parfums, les promesses d'un visage, des cheveux bleus, et enfin dans une île paresseuse, les bijoux sonores de la première femme qui me laissa l'aimer. J'abandonnai alors ces *Fleurs* pour longtemps, elles m'avaient mené à bon port.

Un après-midi siesteux, bien plus tard, je m'avisai que certains vers subsistaient en moi, à peine, dangereux à l'usage. Il me vint une grâce suspecte, une de ces sottises que seuls les hommes indolents et trop aimés je crois savent commettre après l'amour. Si vraiment il y avait quelque chose à rajouter à l'extase, « Le Beau Navire » aurait éventuellement pu être dit à cette femme aux si diverses beautés, mais je ne m'en souvenais plus. Au lieu de cette célébration, je soupirai dans un souffle que j'avais encore court et inspiré: « Je me sens comme l'albatros de Baudelaire... » Ce qui n'était pas complètement hors propos, j'avais été métamorphosé en voilier à plumes par le plaisir et revenais à peine de voyage. Mais alors, d'une froideur métallique, elle répondit: « Pourquoi? il s'est pris les ailes dans le réacteur d'un Boeing? »

Et je n'eus plus qu'à consoler mes mains sur le corps électrique de ses chats.

Cordona
Le 17 mai 2013

PRÉDIRE le passé.

Adolescent j'ai découvert Ovide, et je crois depuis aux métamorphoses. De multiples formes vivent en nous et se manifestent, quand on veut bien les laisser monter en scène. Plus tard, j'ai découvert les formes variées du temps dans des ouvrages d'astrophysique, avec la gourmandise d'un analphabète devant l'enseigne d'un marchand de glaces. Les belles formules auxquelles je ne pouvais pas goûter suggéraient des arômes de rêve. Aussi sensiblement que dans une boule à la vanille de Madagascar – après avoir hésité avec l'arôme fraise – je percevais dans ces lectures sauvages qu'on pouvait voyager loin, d'un temps à l'autre, comme on va de formes en formes multiples, au cours de nos métamorphoses. De temps en temps, c'est-à-dire en *métachronoses*...

Métachronose. Ce mot décrit le parcours de quelqu'un qui passerait d'un temps à un autre ou, plus exactement, qui serait dans un temps et dans un autre. Comme dans les métamorphoses d'Ovide où celui qui se transforme a toujours abrité en lui ses autres apparences, ces autres temps sont là au même instant, disponibles, prêts à se montrer. Métachronoses. J'ai cherché dans de grands dictionnaires. Ce terme qui découle naturellement,

me semble-t-il, de la physique contemporaine, du moins selon la perception *rock'n'roll* que j'en ai, n'existe pas. S'il est effectivement à inventer, c'est que le désarrimage de notre conscience avec un seul écoulement du temps est encore à réussir : d'autres présents vivent en nous, et alors d'autres passés, d'autres avenir. Le parfum de fleurs invisibles, un chant d'oiseau caché dans le feuillage, une caresse donnée, reçue, sont traversés de tant d'autres présents. Ils laissent un sillage, forment des passés que nous laissons pour inconnus à notre adresse car nous les refusons tous, sauf un. Mais si l'on consent à ces autres passés, un jour que le présent ne nous retient guère, on se demande ce que nous avons aussi été. Prédire le passé est ainsi donner réponse à la question de ces rencontres qui nous ont traversés pendant que nous allions quelque part, saisis par l'urgence d'exister d'une certaine façon et pas d'une autre. Les traces de ces rencontres inaperçues en nous ? Ce vague arôme de glace à la fraise quand nous léchons la boule vanille parce que nous avons hésité et que le désir de fraise continue de nous habiter ; l'empreinte odorante chez le fleuriste de fleurs parties avec un inconnu pour un amour qui aurait pu être nôtre, et que nous sentons encore, cet amour, en nous et dans ce parfum ; dans le ciel, la trace d'un oiseau longuement observé sur une branche et qui a disparu pendant que nous regardions ailleurs ; un regard qui nous dévisage et qui voit un autre destin.

En formules astrophysiques, je ne vous fais pas un dessin, c'est si compliqué.

En français, prédire le passé se pratique au temps remarquable, intrigant et mélancolique du futur antérieur. Non pas le conditionnel passé qui est celui de

l'exclusion et des regrets: « Qu'aurais-je vécu si... » Il s'agit plutôt de conjuguer, les yeux dans les yeux, ce surcroît de vie qui fut également nôtre, autrement, clandestinement, avec le seul présent qui nous échut: « Ainsi, je l'aurai donc aussi aimée... »

Rien ne nous sauve de nos insuffisances d'être qui nous ont limités et perdus dans un présent hostile, rien ne nous sauve de ces abîmes où nous aurons été quittés. Métamorphoses, métachronoses, astrophysique, futur antérieur: rien. Anna Karenine peut-être...

Cordona

Le 23 juin 2013

*Avec L'Univers dans une coquille de noix
de Stephen Hawking, Éditions Odile Jacob, 2009*

UN CHANT, une porte-fenêtre. Un balcon forgé, un feu sur la jetée. La brume et la nuit opaque, immobile. Une grande forme blanche apparaît, un bateau rentre lentement dans le port, ses voiles sans force encore hissées. Dans la chambre, le chant fait une couleur chaude. Des mois, des années après des danses, des parades, des refus du désir, nous sommes là.

Elle approche, je la sens, je me retourne, elle est à un souffle de moi. Me fixe, yeux sombres, runes luisantes. Saisit mes poignets. Se pose contre mon corps avec les précautions d'un voilier en arrivage. Ses lèvres sans eau sur mes lèvres sèches, deux terres avides. Je veux poser mes mains sur elle mais elle s'appuie fermement contre moi, nous amarre l'un à l'autre. M'embrasse, chante, chuchote avec Amalia qui chante « *De quem eu gosto, nem às paredes confesso... Podes rogar, podes chorar, podes sorrir também...* » Me regarde, demande : « Tu comprends ? » Je fais signe que non. « Tu ne comprends vraiment pas ? » Je souris que non et cette jeune femme impossible prend tant d'importance pour moi. Je gagne finalement et elle laisse courir mes mains sur elle. Se raidit soudainement parfois, puis accepte. Autant de oui que de non dans le même instant.

Chuchote : « *Que destino ou maldição manda em nós meu coração um do outro assim perdidos ?* »

Et plus tard au seuil du lit. « *Somos dois gritos calados, dois fados descontraídos, dois amantes desunidos...* » « Et toi, tu comprends ce que tu dis ? » je demande. Elle fait non de la tête. « Vraiment pas ? » Je prends ses cheveux à pleines mains puis, peu à peu, elle, et pendant plusieurs heures nous ne disons rien. À chaque geste nouveau, et elle en veut d'autres, se tend, muselle un cri et se colle à moi. Une lutte. La nuit et le désir se consomment avant de finir blanches et nues en moi. Enfin, je peux la caresser tout entière. L'aube. L'aube ! Son nom : Aube. Je m'arrête un instant, elle dit se parlant à elle-même : « Voilà, je ne suis plus parfaite. » Je ne parviens pas à comprendre ni à dire ce que je ressens. Je sens ou crois qu'elle vit pleinement et cela me rassure. Elle lit aussi dans mes yeux que tout cela n'est pas qu'un jeu. Alors elle se laisse aller, et moi aussi, enfin.

Elle sait que mes mots ne lui apprendront rien, qu'elle sera déçue. Elle approuve simplement de la tête. Se rhabille lentement. Je tremble, secoue de mon corps nos cendres. Je veux l'accompagner, elle ne veut pas. Elle n'est pas libre, pas seule.

Traductions :

« *De quem eu gosto, nem às paredes confesso... Podes rogar, podes chorar, podes sorrir também...* » Celui que j'aime, je ne le dirai même pas aux murs... Tu peux supplier, tu peux pleurer, tu peux même sourire...

« *Que destino ou maldição manda em nós meu coração um do outro assim perdidos ?* » Quel destin ou quelle malédiction

nous gouverne mon amour, que nous soyons perdus l'un pour l'autre ?

« *Somos dois gritos calados, dois fados desencontrados, dois amantes desunidos...* » Nous sommes deux cris silencieux, deux destins sans rencontre, deux amants désunis...

« *Com que voz chorerei meu triste fado que em tua dura paixão me sepul-ton...* » De quelle voix pleurerai-je mon triste sort, lui qui m'ensevelit dans une si dure passion...

Je peux lire encore ces paroles dans cette chambre où je n'ai peut-être jamais été. J'ai besoin de les retrouver. Je les retrouve de temps à autre. Elles apparaissent dans plusieurs textes. J'y reviens encore et toujours. Elles me sont nécessaires. Je les mets dans des fictions, dans la bouche de différents personnages, pour qu'elles restent en vies.

*Cordona 7 février 2014
Il neige*

*« Ma mère est venue ici il y a trente ans.
Qu'est-ce qui sépare ce jour passé d'aujourd'hui ?
L'intervalle entre la vie devant soi,
puis la vieillesse devant soi. »*

J'écrivais ces lignes catégoriques dans un carnet de voyage il y a presque trente ans, au café Florian à Venise. Cette année-là, ma mère avait l'âge que j'ai maintenant. Je pensais sans doute réellement qu'un intervalle de trente ans sépare la jeunesse de la vieillesse. Myopie de jeune homme. Cette représentation du cours de l'existence, exprimée en trois décennies, dit seulement le peu d'expérience que j'avais en ce temps-là. Aujourd'hui, je suis évidemment, toujours aussi jeune qu'il y a trente ans et j'ai toujours la vie devant moi. La vieillesse appartient à une sous-catégorie du temps qu'on fait bien de négliger, ai-je découvert. J'aurai une seule minute encore à vivre que la vie sera toujours devant moi.

Je dessinais souvent dans ce carnet où apparaît ma mère au Florian. Une page sur deux est une esquisse à la plume d'un bâtiment, d'un paysage, d'une rue, d'une œuvre ; la suivante commente, observe, date et nomme. À feuilleter vite on passe ainsi, entre deux clins d'œil, de

Saint-Pétersbourg à Naples Munich Prague Budapest
Vienne; à la chambre 16 de l'hôtel Verbano sur l'*Isola dei
Pescatori*; à Florence. Puis Venise encore. Il y a d'autres
carnets, deux, trois, avec d'autres lieux, d'autres conti-
nents. Et Venise encore.

La vie en un clin d'œil. Voilà.

Ce qui n'apparaît pas dans ce carnet, c'est l'amour
fait dans ces endroits, les yeux ouverts. Et le corps qui se
souvient, avec sa propre géographie tracée de chambre en
chambre.

Cordona
Le 7 février 2014
Il neige toujours

LE TALENT valait aux temps antiques et à Athènes 25.86 kilos d'argent.

Aujourd'hui j'ai décidé de travailler un peu plus, dans le sens rémunérateur que la société donne généralement à ce mot, et de gagner ainsi un peu plus d'argent grâce à un vrai travail. La Société suisse des auteurs m'envoie un résumé de mes droits d'auteur 2013 pour les impôts: 361 francs. Au cours du jour, l'exercice de mon talent d'écrivain 2013 vaut 52 grammes d'argent, soit environ un 1/500^e de talent athénien. Ça ne peut pas continuer ainsi.

J'avance lentement dans mes textes, par à-coups, maladroitement, aveuglément, hésitamment, esquissamment, péniblement, et je me sens coupable de perdre mon temps – et aussi un argent qui serait si utile – à ne pas écrire ce que j'ai à écrire. Un roman d'amour, quelle galère! Mais je ne peux pas ne pas l'écrire.

Si quelqu'un, assez proche de mon âme pour que je l'entende vraiment, m'avait dit: «Quoi qu'il arrive, ne sacrifie aucune des secondes de ta vie vouée à écrire ce que tu dois écrire, et surtout pas si c'est un roman d'amour...», j'aurais alors *travaillé* moins encore et gagné encore moins d'argent, et continué à écrire,

réécrire, essayer, esquisser encore et encore chaque ligne. Mais personne ne m'a dit que cela comptait plus que tout, et tout seul on est faible et coupable de toutes les suspicions, suppositions vilaines et reproches tacites qui s'abattent comme étourneaux sur vendanges: paresse, luxure, couardise, complaisance; manque de talent, de savoir faire, de responsabilité, de réalisme; excès de sensibilité, de fragilité. Coupable, surtout, de manquer de talent.

Cordona
Le 14 février 2014

LE PASSÉ ? je demande. Un arrangement entre les événements vécus en chute vers l'obscur, et leurs incessantes écritures pour en garder le souvenir dans la lumière de nos jours. Un oiseau en cage, un roitelet pour certains, un condor pour d'autres, mais toujours enfermé derrière les grilles des réécritures. Sa liberté d'être lui-même est perdue, mais pas son chant. Il chante pour nous qui sommes si tourmentés par le temps, qui avons tant besoin d'être rassurés, d'être convaincus de l'immutabilité de notre passé, de son ordre, de sa loyauté et de sa présence car jamais il ne s'échappera de sa cage. N'est-ce pas ? Comment ferait-il ?

Un jour, trente-six ans après le dernier jour d'une année que nous avons vécue en commun, j'ai retrouvé ici une sœur néozélandaise, venue du cœur d'une île du sud ensauvagée où mon adolescence avait trouvé sa *terra incognita*, une terre aussi inconnue que moi-même. L'aventure. Avec des camarades, nous allions sur les chemins de la côte pacifique à la mer de Tasman, dans des fougères plus hautes que nous, dans des sources chaudes, sur des neiges éternelles, suivis d'oiseaux voleurs, emportés par des eaux sans digues... J'en ramenai un autre moi-même,

une bouteille de whisky japonais abandonnée sur une plage par des pêcheurs contrebandiers, une vertèbre de baleine, un tableau d'Austen Dean et un rendez-vous ouvert pour un prochain retour. Ouvert pendant trente-six ans. Quand la sœur vint au cœur de mes Alpes, la cage du passé s'ouvrit, les événements de cette année-là se jetèrent sur moi, toutes plumes dehors. Une multitude d'instant, jamais apparus dans mes souvenirs écrits et réécrits, jaillirent de ma mémoire, un tourbillon désordonné d'oiseaux étranges enfin libérés. Ils n'avaient pas de sens particulier, étaient souvent infimes. Je me souvins d'une boule de billard qui manqua sa cible un dimanche de pluie, de grains de blé dans ma main, des oreilles de la seule chienne intelligente de la ferme, Maid, rabattues par le vent du side-car quand je l'emmenai à pleine vitesse chercher le courrier au bout de la route aux graviers... Alors me dis-je, tout est là, inscrit, et si je savais lire, si j'acceptais de lire seulement, sans réécrire toujours ma propre histoire, si je la laissais libre, voler à sa guise, toute ma vie serait là, car je suis mon seul livre. Avec l'inévitable question aux formes multiples d'un unique mystère : puisque l'univers est une bibliothèque, qui la lit qui l'encage ? Quilali, quilala, chantons, chantons !

*Cordona – Rances,
Les 26-27 avril 2014*